CNL Centre national du livre

Région RhôneAlpes

VillaGillet
Recherches contemporaines Lyon / Rhône-Alpes

20 nov > 2 déc 2012

Mode d×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

Live aux Subsistances

× Changement de climat : que faut-il changer ?

Mardi 20 novembre | 19h

Jacques Comby / France
Jean-Baptiste Fressoz / France
Hervé Kempf / France

Rencontre animée par :
Michel Lussault
Géographe à l'Université de Lyon
(École normale supérieure de Lyon)

GRANDLYON communauté urbaine

Su les-subs.com

Les Subsistances - 8 bis Quai Saint-Vincent 69001 Lyon
Réservations auprès des Subsistances - 04 78 39 10 02 - www.les-subs.com
www.festival-modedemploi.net

Avec :

Jacques Comby, professeur de géographie, est président de l'Université Jean Moulin Lyon 3. Spécialiste de la climatologie et du risque, il participe à des réseaux de recherches locaux et nationaux. Il est l'auteur d'une centaine d'articles, dont nombre ont paru dans des revues internationales (*Atmospheric*, *Research*, *Advances in Geoscience*, *World Climate of Survey*...).

Jean-Baptiste Fressoz, historien des sciences, des techniques et de l'environnement, enseigne à l'Imperial College (Londres). Dans *L'Apocalypse joyeuse*, il retrace une histoire politique du risque technologique et de sa régulation, revenant sur les controverses toujours soigneusement écartées que le progrès ne peut manquer de soulever.

→ ***L'Apocalypse joyeuse, une histoire du risque technologique*** (Seuil, 2012)

Hervé Kempf a publié la trilogie *Comment les riches détruisent la planète*, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme* et *L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie* (Seuil) : dans ces "long-sellers" traduits en plusieurs langues, il montre comment crise écologique, crise sociale et déclin de la démocratie sont indissociables. Il est par ailleurs un des journalistes français d'environnement les plus réputés.

→ ***L'Oligarchie ça suffit, vive la démocratie*** (Seuil, 2011)

Animé par :

Michel Lussault, géographe à L'ENS Lyon, préside le pôle de recherche et d'enseignement supérieur de l'Université de Lyon et dirige l'Institut Français d'Éducation. Dans tous ses travaux, il rappelle l'importance de la prise en compte de l'espace social et des spatialités pour l'analyse et la compréhension des sociétés contemporaines. Il se focalise en particulier sur les questions liées à la mondialisation urbaine. Il vient de coordonner avec le philosophe Thierry Paquot le numéro 63 de la revue *Hermès*, consacré aux « Murs et frontières » (CNRS éditions, sept 2012).

→ ***L'Avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*** (à paraître mars 2013, Seuil)

Jean-Baptiste Fressoz

Changement de climat : que faut-il changer ?

Question immense à laquelle je tenterai de répondre en creux : changement de climat, de quoi héritons-nous ? De quelle histoire de la modernité devons-nous nous armer pour penser de manière plus pertinente la crise environnementale contemporaine dont le changement climatique représente l'aboutissement?

Une première possibilité, qui n'est pas celle que je propose, est d'en proposer des récits philosophiques grandioses en retraçant ses origines dans notre être au monde. Nos maux écologiques constitueraient l'héritage de la modernité elle-même : la science grecque tout d'abord qui conçoit la nature comme soumise à des lois extérieures aux intentions divines ou humaines ; le christianisme ensuite qui invente la singularité de l'homme au sein d'une création qu'il doit aménager ; la révolution scientifique enfin qui substitue à une vision organiciste de la nature, celle d'une matière inerte soumise à des lois mécaniques. Je renvoie ici entre autres aux travaux de Lynn White, de Carolyn Merchant, de Bruno Latour ou de Philippe Descola. La « parenthèse moderne » se refermerait de nos jours seulement, lorsqu'après trois siècles de modernisme frénétique transformant le monde et ignorant l'environnement, survient enfin la crise climatique contemporaine. On dit alors de la modernité qu'elle est devenue *réflexive*, c'est-à-dire qu'elle questionne dorénavant sa propre dynamique.

Ce type de récit présente au moins trois problèmes. Le premier, politique, c'est que remettant tout en cause, il ne s'attaque à rien : changer de cosmologie, répudier la modernité, rompre avec les distinctions nature/politique, tout cela est extrêmement passionnant, mais peu envisageable dans le temps qui nous est imparti pour changer radicalement notre rapport à l'environnement. En prétendant dévoiler les sources profondes du mal, le grand récit philosophique est à la fois intellectuellement fascinant et politiquement inoffensif. Les catégories anthropologiques qu'il mobilise demeurent en dehors de toute prise politique et occultent des phénomènes qui nous ont, à coup sûr, conduit au bord de l'abîme : la multiplication des hommes et des choses à partir du XIX^{e} siècle, et donc le biopouvoir et le capitalisme industriel. Si l'on veut parvenir à constituer une société écologique, il faut veiller à ne pas se tromper d'ennemi et donc à ne pas confondre la logique de la crise climatique avec celle de la modernité.

Son deuxième défaut est historique. À mesure que les historiens s'intéressent à ces questions, ils découvrent que la modernité n'a jamais été univoque dans sa vision mécaniciste du monde et dans son projet de maîtrise technique. Apparaissent au contraire des cosmologies variées où la maîtrise de la nature n'impliquait pas son mépris mais, au contraire, la compréhension de ses lois et la volonté de s'y soumettre pour agir efficacement et durablement.

Par exemple, le XIX^{e} siècle est marqué par des inquiétudes très fortes quant à la rupture métabolique entre ville et campagne : l'urbanisation, c'est-à-dire la concentration des hommes et de leurs excréments, empêchait le retour à la terre des substances minérales indispensables à sa fertilité. Tous les grands penseurs matérialistes, de Liebig à Marx, ainsi que les agronomes, les hygiénistes et les chimistes mettaient en garde à la fois contre l'épuisement des sols et la pollution urbaine. Dans le troisième

volume du *Capital*, Marx critiquait les conséquences environnementales des grands domaines vides d'hommes de l'agriculture capitaliste qui rompaient les circulations matérielles entre société et nature. Selon Marx, il n'y avait pas « d'arrachement » possible vis-à-vis de la nature : quels que soient les modes de production, la société demeurait dans la dépendance d'un régime métabolique historiquement déterminé, la particularité du métabolisme capitaliste étant son caractère insoutenable.

Prenons l'exemple du climat et du changement climatique. De la fin du XVIII^{e} jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, les sociétés européennes sont traversées par un immense doute climatique lié à la déforestation. Les arbres, par les échanges qu'ils entretiennent avec l'atmosphère, tempèrent les climats, assèchent les lieux humides et humidifient les lieux secs ; ils préviennent en outre l'érosion et les inondations. La déforestation est interprétée comme une rupture dans l'ordre naturel et/ou providentiel équilibrant les cycles de matière entre terre et atmosphère. Dans la première moitié du XIX^{e} siècle, les accidents climatiques et les inondations sont systématiquement rapportés à l'action humaine. En France, on accuse la Révolution, la vente des bois nationaux et l'exploitation à courte vue des forêts par une bourgeoisie nouvelle. En Angleterre, c'est le problème des enclosures qui est débattu dans l'idiome climatique : la multiplication des haies et des herbages, en augmentant « la surface d'évaporation », a rendu le climat anglais encore plus humide et froid.

Deux remarques. Premièrement la déforestation entraîne des conséquences globales et irréversibles affectant l'équilibre des flux de matière sur le globe. Par exemple, les hivers terribles des années 1817-1819 sont attribués à la croissance de la calotte glacière elle-même causée par la déforestation et l'augmentation de l'humidité dans l'atmosphère. Deuxièmement, ces théories ne sont ni ignorées ni marginales : dans les années 1820, de nombreux savants à travers l'Europe étudient la question du changement climatique; en 1821 le ministre de l'intérieur lance une enquête nationale et en 1836 une commission parlementaire sur le changement climatique est créée.

Aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, la question du changement climatique est d'autant plus grave que selon la médecine et l'anthropologie de l'époque, le climat et donc son changement affectent les santés et même la forme des corps. Les sociétés évoluent en rapport avec les enveloppes climatiques qu'elles façonnent. Le climat fait la somme de toutes les transformations environnementales possibles ; l'action technique réverbère dans le climat qui modifie en retour les constitutions humaines. Le climat devient le lieu épistémique où se pensent les conséquences de l'agir technique sur l'environnement : ce qui détermine les santés et les organisations sociales ne relève plus seulement de la position sur le globe, mais des choses banales (l'atmosphère, les forêts, les formes urbaines etc.) sur lesquelles on peut agir en bien comme en mal.

Il faut donc prendre en compte ce fait étrange et dérangeant que la destruction moderne des environnements ne s'est pas faite comme si la nature ne comptait pas, mais au contraire dans un monde où régnaient des théories climatiques qui faisaient des choses environnantes les productrices mêmes de l'humain. Les sociétés passées n'ont pas massivement altéré leurs environnements par inadvertance, ni sans considérer, parfois avec effroi, les conséquences de leurs décisions. Le changement climatique contemporain (qui ne l'est pas tant que ça quand on sait que ses causes sont élucidées à la fin du XIX^{e} siècle et que son étude précise remonte aux années 1950) et plus généralement la crise environnementale font suite, non pas à une sorte de modernisme aveugle ignorant l'environnement, mais, bien au contraire, à deux siècles de réflexions et d'inquiétudes quant à l'altération humaine du climat et de la nature.

Ce point n'est pas simplement historique. Il est crucial de l'avoir en tête pour nous garder d'une vision par trop optimiste du contemporain, nous garder d'un sentiment de satisfaction à la fois trompeur et naïf. Ce qui m'amène au troisième défaut du grand récit mentionné en introduction. Ce que je vise par « optimisme naïf », ce sont les théories postmodernes qui affirment que nous serions entrés depuis peu dans une nouvelle ère de précaution, de réflexivité, de conscience environnementale. Ces théories fabriquent une série d'oppositions factices servant à faire valoir la nouveauté radicale de notre situation : modernité et post-modernité (ou modernité réflexive), société du progrès et société du risque. Or si l'histoire n'a aucune leçon à donner, il me semble qu'elle peut aider à nous déprendre de l'illusion délétère que nous serions la première génération à prendre en compte les risques technologiques et environnementaux, que nous serions enfin sortis d'une frénésie moderniste pour entrer dans l'ère de la précaution. Finalement le plus dérangeant est que nos ancêtres ont détruit les environnements en toute connaissance de cause. En ce sens, les échecs successifs des sommets de Copenhague, de Cancun et de Rio+20, ou la ruée actuelle sur les gaz de schistes ne sont absolument pas des accidents.

Hervé Kempf

Changement de climat : que faut-il changer ?

Au XIX[e] siècle, le mouvement ouvrier était animé par une espérance révolutionnaire : l'exploitation capitaliste était terrible, mais la conviction était forte que si l'on organisait autrement la société, notamment en renversant l'injustice de classes, un « avenir radieux » était possible. Conjuguée avec une vision optimiste du développement de la science et de la technique — vision que le mouvement socialiste partageait avec la bourgeoisie —, cette anticipation d'une société idéale nourrissait un sentiment utopique largement partagé, dont quelques marqueurs sont les noms de Saint-Simon et Fourier, ou le mouvement coopératif.

La situation dans laquelle nous sommes au XXI[e] siècle est inverse. Malgré la dureté des temps pour beaucoup des habitants de cette terre, la situation matérielle est globalement meilleure qu'elle ne l'était au XIX[e], mais en revanche la vision de l'avenir est beaucoup moins optimiste. La perspective essentielle devient d'éviter la catastrophe écologique.

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas rêver. Mais que les conditions du rêve sont totalement différentes. Nous ne visons pas un état parfait futur de l'humanité, mais le maintien des conditions permettant de rendre possible la préparation d'un état parfait futur.

L'autre aspect de la situation est que le risque autoritaire ne découle pas des dérives du mouvement progressiste entraîné par la recherche de son idéal, mais de la dérive du parti conservateur qui abandonne progressivement l'idéal et même les formes de la démocratie qui ont accompagné le développement du capitalisme au XIX[e] siècle. Il y a là aussi une inversion du paradigme par rapport au XX[e] siècle.

Vous me pardonnerez d'indiquer que l'analyse détaillée de cette évolution de l'idéologie capitaliste est menée dans *L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie*[1].

Je relèverai juste ici, dans la dérive autoritaire du capitalisme qui vise à répondre aux tensions écologiques et sociales croissantes, trois aspects :

1 - la politique toujours plus « sécuritaire » engagée depuis le 11 septembre 2001 au nom de la lutte contre le terrorisme ;

2 - la stratégie du choc qui est à l'œuvre. Comme l'explique Naomi Klein dans son ouvrage éponyme[2], face à une situation de crise et de faiblesse de la société, le capitalisme ne va pas chercher à remédier aux maux de celle-ci, mais au contraire profiter de sa plus faible résistance pour précipiter le programme de libéralisation économique et de privatisation maximum.

3 – le détournement de la colère et du malaise des classes populaires et des classes moyennes vers l'étranger, en stimulant les réflexes xénophobes et les politiques de rivalités nationales.

Il y a donc, outre le risque écologique, un risque dont il faut se prémunir : celui que le système oligarchique réponde aux difficultés du présent en se crispant et en dérivant

1. Hervé Kempf, *L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie*, Seuil, 2011.
2. Naomi Klein, *La stratégie du choc*, Actes Sud, 2010.

vers la voie dictatoriale.

Un troisième phénomène s'impose à la nouvelle vision de l'avenir qui se forme en ce début de siècle. Depuis une trentaine d'années, un grand nombre de pays du Sud ont émergé économiquement. Avec la Chine et l'Inde au premier rang, ces pays ont connu une croissance très rapide. Ce que cela signifie, c'est que nous commençons à vivre le resserrement de l'écart extraordinaire des richesses qu'a creusé le monde depuis deux siècles.

Ce resserrement ne pourra pas se faire seulement par un relèvement du bas. En raison des limites écologiques, tous les habitants de la planète ne pourront pas vivre comme un États-Unien, ni comme un Européen ou un Japonais. La réduction de l'écart des richesses devra s'opérer par un abaissement important du haut. La politique de la biosphère indique ainsi une direction à contre-courant du discours dominant : les Occidentaux doivent réduire leur consommation matérielle et leur consommation d'énergie, afin de laisser une marge d'augmentation à leurs compagnons de planète. L'appauvrissement matériel est le nouvel horizon de la politique occidentale.

Que faut-il changer ?

Le terme de « transition » — définissant la transformation de nos sociétés pour les adapter à la crise écologique — vient d'un mouvement né à Totnes, en Angleterre, en 2006[3], et qui s'est intitulé, précisément, « ville en transition ». Il s'agit de s'organiser en communauté pour mettre en œuvre la transition vers une économie sobre. Cela comporte un "plan de descente énergétique", la baisse de la consommation d'énergie étant la priorité pour s'adapter aux conditions nouvelles. Le moyen, outre la sobriété matérielle, en est de relocaliser au maximum les activités : il ne s'agit pas d'être totalement autonome, mais de limiter la dépendance aux importations lointaines.

Le principe qui inspire la démarche est qu'elle ne considère pas que la crise écologique concerne, et donc peut être rejetée vers, les générations futures, mais affirme qu'elle est déjà là, et qu'on n'échappera pas à plusieurs de ses conséquences, même s'il est vital de la limiter. Autrement dit, la transition ne définit pas un « avenir », radieux ou non, mais une pratique à mettre en œuvre tout de suite. Il n'y pas vraiment de « programme de transition », parce que la transition elle-même est le programme !

Ce qu'exprime le mouvement des villes en transition, c'est le désir d'action, de changement, ou simplement, prosaïquement, d'adaptation à des conditions économiques de plus en plus précaires, désir animé par l'idée que c'est aux « gens d'en bas » de bouger, qu'on ne peut pas s'en remettre à l'État.

Que cela soit sous la forme organisée (mais très minoritaire) des villes en transition ou autres groupes (par exemple, ceux qui mettent en œuvre les monnaies complémentaires), ou sous la forme beaucoup plus répandue de pratiques quotidiennes — telles que colocations, échanges d'appartements, covoiturages, prêts, échanges de services —, le désir d'action commune et locale est patent, et souvent efficace. Une valeur essentielle en est la recherche d'autonomie.

Cependant, puisque la diversité des initiatives locales ne fait pas disparaître le cadre macro-politique — et les dispositifs de pouvoirs qui y sont attachés —, il est nécessaire de « programmer » des facilitations étatiques de ces initiatives. Deux exemples : l'État subventionne massivement les entreprises, une partie de cette somme pourrait

3. Rob Hopkins, *Manuel de transition*, coéd. Silence et Ecosociété, 2010.

être orientée vers le soutien aux entreprises coopératives pour en stimuler le développement déjà important ; de même, le montage de projets coopératifs pour les énergies renouvelables est paralysé par la réglementation financière française, à la différence de ce qui se passe au Danemark ou en Allemagne.

Si le mouvement d'« en bas » est indispensable, la société ne peut pas à elle seule, spontanément, hors institutions, se réorienter. Des cadres généraux doivent être fixés, et renvoient donc clairement à la formule plus traditionnelle du « programme ». Il devrait suivre trois axes :
- reprise du contrôle des marchés financiers et de la création monétaire ;
- réduction drastique des inégalités ;
- politique économique centrée sur l'écologie d'une part, sur les biens collectifs de l'autre.

On ne saurait oublier, dans ce qu'il faut changer, l'enjeu culturel, qui est immense et insuffisamment considéré.

Trente ans d'idéologie individualiste, de déni de l'action collective et de glorification du marché ont durablement imprégné la conscience commune. Il y a dans les têtes comme dans les pratiques une mutation profonde à accomplir.

Une difficulté politique concrète est l'emprise médiatique et publicitaire exercée par le système oligarchique sur les représentations communes. De ce point de vue, il est indispensable d'intégrer au « programme de transition » des dispositions spécifiques et radicales sur la limitation de la publicité, sur l'indépendance capitalistique des médias, sur le contenu des programmes télévisuels. Il s'agit, comme l'écrit Tim Jackson, de « démanteler la culture du consumérisme »[4].

Autre problème, celui de sortir du dogme de la « croissance ». C'est un enjeu crucial, dans la mesure où ce concept détermine très largement les politiques économiques. Il ne s'agit même pas de penser ce que serait la croissance zéro, mais de récuser le concept même de « croissance du PIB ». Ce travail a beaucoup avancé, grâce au mouvement de la décroissance, d'une part, et aussi en raison du fait qu'il devient de plus en plus évident que le lien entre croissance et emploi n'est pas assuré.

Enfin, une difficulté « civilisationnelle » est de faire accepter l'idée que les pays occidentaux doivent s'appauvrir matériellement et donc s'affaiblir relativement aux pays tiers qu'ils ont pris l'habitude de dominer de loin pendant deux siècles. Cela suppose notamment de valoriser largement les biens communs — éducation, santé, loisirs — et les satisfactions relationnelles — « moins de biens, plus de liens ». L'enjeu est de faire transition d'un système de valeurs à un autre.

4. Tim Jackson, *Prospérité sans croissance*, éd. De Boeck, 2010, p. 182.

Le spectacle pour prolonger le débat...

This Clement World
Cynthia Hopkins (USA)

Création théâtre-musique

Mise en scène : D.J. Mendel. **Scénographie** : Jeff Sugg

DU MARDI 20 AU VENDREDI 23 NOVEMBRE MAR 21H / MER, JEU, VEN 19H30

AUX SUBSISTANCES

1 h10 environ

15 € / 12 € / 7.50 € (carte Subs)

Comment témoigner d'un monde que l'on sent physiquement en voie de disparition ? Cynthia Hopkins a participé à l'expédition scientifique Cape Farewell dans l'océan Arctique. Sur ce bateau, parti faire l'état des lieux des impacts du changement climatique sur les pôles, elle a créé des personnages, écrit des chansons et des textes. *This Clement World* est un spectacle constitué d'un film documentaire avec musique live infusé de fictions étranges et de chansons folk : de manière infiniment personnelle, Cynthia Hopkins nous adresse un avis de disparition prochaine et quelques notes sur nos dépendances à la modernité.

Cynthia Hopkins, auteur, compositrice, multi-instrumentiste, vidéaste et performeuse américaine, crée des spectacles multidisciplinaires qui entremêlent fiction et réalité. Elle a créé quatre performances multimédias largement reconnues aux États-Unis et en Europe, et primées à plusieurs reprises. Lauréate notamment des prix Alpert pour le théâtre en 2007 et d'une bourse du Guggenheim en 2010, Cynthia Hopkins a également produit huit albums avec son groupe Gloria Deluxe.

Conçu par : Cynthia Hopkins. **Scénographie** : Jeff Sugg. **Mise en scène** : D.J Mendel. **Administration** : Carly McCollow. **Régie** : Tom Fruin.

Coproduction : Les Subsistances / Lyon, St. Ann's Warehouse et Walker Art Center. **Avec le soutien de** : Jerome Foundation, MAP Fund. **Producteurs** : Adam et Diane Max, Cape Farewell, et Warren Habib. **Producteurs associés** : Nathaniel Read et John Hodgman. **Avec les donations de** : Eleanor Alper, Jony Perez. **Soutien à la résidence** : Acadia Summer Arts Program, Mount Tremper Arts, Yaddo, Brown University et The MacDowell Colony. L'expédition en arctique a été financée par Cape Farewell et la Conférence par Columbia's Earth Institute et Tipping Point.

Ne manquez pas les prochains rendez-vous *Mode d'emploi*

Questions d'écologie

Éthique environnementale : eux et nous ?

VENDREDI 30 NOVEMBRE | 18H30 - 20H30 | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation

Avec:

Émilie Hache (philosophe / France)

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer (philosophe et juriste / France)

Andri Snær Magnason (écrivain et documentariste / Islande)

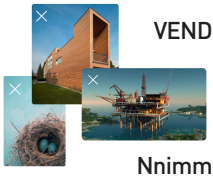
Animé par :

Stéphane Déligeorges (journaliste, France Culture)

Maya Wolfe-Robinson (journaliste, *The Guardian*)

Relations inédites aux animaux et aux végétaux, demandes de reconnaissance particulières, émergence de droits spécifiques : les distinctions forgées par la modernité occidentale (nature/culture, humain/non humain...) sont aujourd'hui bouleversées. En modifiant l'éthique et la conception de l'humain, cette mutation nous amène à repenser nos manières de faire société.

Changement climatique, épuisement des ressources : comment habiter la planète de demain ?



VENDREDI 30 NOVEMBRE | 21H - 23H | HÔTEL DE RÉGION (LYON)

Gratuit sur réservation

Avec:

Nnimmo Bassey (fondateur de l'ONG « Les Amis de la Terre » / Nigéria)

Corine Pelluchon (philosophe / France)

Harald Welzer (psychosociologue / Allemagne)

Animé par :

Stéphane Foucart (journaliste, *Le Monde*)

Adam Vaughan (journaliste, *The Guardian*)

L'humanité connaît depuis quelques années une double contrainte inouïe : le jeu combiné du changement climatique imparable et de la prise de conscience de la limite des ressources naturelles impose d'adapter notre habitation planétaire, à toutes les échelles. comment freiner la course en avant en matière d'usage des ressources énergétiques, environnementales et financières ?

Une semaine de spectacles aux Subsistances

Bruno Meyssat / Théâtres du Shaman (FR)

15%

Théâtre

DU MER. 21 AU VEN. 23 NOV. / 21H
AUX SUBSISTANCES
1 h20 | 15 € / 12 € / 7.50 € (carte Subs)

15% : c'est le pourcentage minimum de retour sur fonds propres qu'attendent les fonds de pension entrant dans le capital d'une entreprise. En deçà, on licencie ; au-dessus on redistribue aux actionnaires. Bruno Meyssat a rencontré des économistes, s'est immergé à Wall Street, a lu avec ses comédiens les textes de sociologues, traders ou économistes qui fondent la pensée économique d'aujourd'hui. Avec des corps, des paroles et des objets, ils abordent au plateau le rapport économique, qui génère autant sinon plus d'affects et de passions que bien d'autres sujets. Comme les guerres dans les pièces shakespeariennes, la pensée économique offre donc un formidable point de départ pour entrevoir dans toute sa crudité notre condition humaine.

Conception et réalisation : Bruno Meyssat. **Avec** : Gaël Baron, Pierre-Yves Boutrand, Charles Chemin, Elisabeth Doll, Frédéric Leidgens, Jean-Jacques Simonian, Jean-Christophe Vermot-Gauchy. **Scénographie** : Bruno Meyssat et Pierre-Yves Boutrand. **Lumière et régie générale** : Franck Besson. **Régie plateau et construction** : Pierre-Yves Boutrand, Laurent Driss, Damien Schahmanèche et Thierry Varenne. **Univers sonore** : Patrick Portella et David Moccelin. **Musiques** : F. Zappa, G.ligetti, Alan Vega, J.Hassel, A.Pärt... **Les Voix de :** J.Paulson, G.W.Bush, A.Greenspan. **Costumes** : Robin Chemin. **Assistants** : Véronique Mailliard et Arnaud Chevalier. **Production** : Éric Favre. **Administration de Théâtres du Shaman** : Emmanuelle Moreau.

Production : Théâtres du Shaman. **Coproduction** : Festival d'Avignon, Espace Malraux - Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, Théâtre Nanterre-Amandiers Centre dramatique national, Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national, Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau. **Collaborations** : Les Subsistances / Lyon. Le Théâtre des Quartiers d'Ivry Centre dramatique national du Val-de-Marne, le GMEM - Centre national de création musicale de Marseille, l'Institut français, la Région Rhône-Alpes / Fiacre international et l'Ambassade de France aux États-Unis. **Soutiens** : l'Adami aide le Festival d'Avignon à s'engager sur des coproductions. La compagnie Théâtres du Shaman est conventionnée par la DRAC Rhône-Alpes et la Région Rhône- Alpes et subventionnée par la Ville de Lyon.

Pascale Henry / Cie Les voisins du dessous (FR)

Alice au pays des mer(d)veilles

Création / Performance théâtre

MER. 21 NOV. / 20H
AUX SUBSISTANCES
30 min | 5€

La crise : une longue chute, comme Alice tombant sans fin dans l'antre de la Terre. Un infini violent, vertigineux. puis, un équilibre que l'on tente de trouver. Pascale Henry, metteur en scène, répond ici à la commande du réseau *A Space for Live Art* qui regroupe sept structures européennes autour de l'art de la performance. Elle crée aux Subsistances une forme courte après avoir observé à Zagreb ce que les croates ont à nous dire de la crise. Quant à sa performance, elle inspirera certainement celle de deux artistes madrilènes par la suite.

Avec : Marie-Sohna Condé, Pascale Henry et la complicité de Mélissa Von Vépy. **Vidéo :** Florent Tarrieux. **Régie générale :** Wilfrid Haberey. **Administration :** Danièle Arditi.

Production : Les Subsistances / Lyon, Compagnie Les voisins du dessous. La compagnie Les voisins du dessous est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Rhône-Alpes) et le Conseil régional Rhône-Alpes. Elle est subventionnée par le Conseil général de l'Isère et la Ville de Grenoble au titre de l'aide à la création et à la diffusion.

Antonia Baehr

Beginning with the Abecedarium Bestiarium

Performance

SAM. 24 NOV. / 17H15 | DIM. 25 NOV. / 17H30
AUX SUBSISTANCES
35 min environ | 5 €

« Quinze amis m'ont écrit quinze courtes partitions autour d'un animal disparu de leur choix qui les représente ou avec lequel ils éprouvent une affinité. L'animal disparu symbolise "l' Autre", celui effacé par le nombre, la norme. Trop gros pour se reproduire, trop lent, trop voyant. Emblématique de l'étrange, du bizarre, du pervers et de l'inadapté. cela nous projette dans la mélancolie, le rêve et la fantaisie et en même temps nous raconte comme une métaphore notre rapport à notre environnement. C'est une voix émanant du monde des morts, distillant un regard sombre et plein d'humour. » A. Baehr

Antonia Baehr travaille sur l'identité, sa transmission, sa construction. La performeuse *Queer* tourne pour nous quelques pages de son bestiaire vivant, elle nous parle des humains autant que de ces animaux qui s'éteignent faute d'adaptation.

Antonia Baehr (Allemagne) est chorégraphe, performeuse et réalisatrice. Elle vit et travaille à Berlin. Parmi ses productions : *Un après-midi* (2003), *Larry Peacock* (2005), ou *Merci* (2006) avec Valérie Castan. Elle a joué *Nom d'une pipe* (2006) avec Lindy Annis et *Rire* (2008) aux Subsistances.

Olivier Normand

Récital

(étape de travail)

Performance

SAM. 24 NOV. / 19H15 | DIM. 25 NOV. / 16H
AUX SUBSISTANCES
30 min environ | 5 €

« A 16 ans, je découvre la voix du contre-ténor Andreas Scholl. Je décide que c'est ma voix, que c'est comme ça que je veux chanter. Confusément, je sens que cette voix me dit quelque chose de mon homosexualité, que je commence à appréhender à cette même époque. L'avis de mon premier professeur de chant est encourageant : je peux décider d'être contre-ténor plutôt que baryton, si je le souhaite. D'une certaine manière, la question de mon orientation sexuelle est redoublée par celle de mon orientation vocale, et à l'époque mes choix sont clairs. Durant les années qui suivent, je rencontre plusieurs professeurs qui se positionnent variablement par rapport à ce timbre. Certains m'encouragent dans la voix choisie, d'autres refusent catégoriquement : « Vous êtes un mâle, il faut chanter avec votre voix de mâle ». Certains m'assurent une carrière conséquente, pour peu que je choisisse une voix et que je renonce à l'autre. Mais j'ai refusé de choisir, je n'ai pas fait carrière dans le chant lyrique, je suis devenu danseur. » O. Normand

Danseur et chorégraphe, **Olivier Normand** (France) entre dans la danse contemporaine après un parcours universitaire en Lettres Modernes (ENS). Formé au Centre Chorégraphique National de Montpellier et à l'Abbaye de Royaumont, il est interprète, entre autres, pour Mathilde Monnier, Alain Buffard, Fanny de Chaillé, et participe aux activités de l'Encyclopédie de la parole. En tant que chorégraphe, il co-signe une première pièce en 2010, *ICI* (avec Mylène Benoit) et crée son premier solo, *L'Artificier*, en 2011.

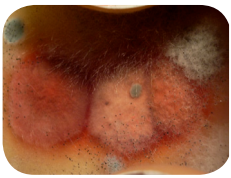
Conception : Olivier Normand. **Interprétation** : Armelle Dousset & Olivier Normand. **Lumière** : Sylvie Mélis. **Administration** : Marc Pérennès. **Production** : Echelle 1/1. Coproduction : Les Subsistances / Lyon

Jeanne Mordoj

La poème

Performance

SAM. 24 NOV. / 19H | DIM. 25 NOV. / 16H45
AUX SUBSISTANCES
35 min environ | 5 €



« Célébrer le vivant, le féminin, le ventre, la voix joyeusement, avec étrangeté, grande féminité et bestialité. » Jeanne Mordoj est une féministe obstinée. Pas une furie en bataille, plutôt une mutine inébranlable qui vit en lisière travaillant durant des années sur les femmes à barbe, s'extasiant devant les pourritures organiques qu'elle collectionnait ou accumulant de vieilles poupées de chiffon. On l'a connue ventriloque, jongleuse contorsionniste et on la sait aussi résolument sorcière que fée.

Artiste de cirque, collectionneuse, bricoleuse ou exploratrice, **Jeanne Mordoj** a travaillé avec le Cirque Bidon, Jérôme Thomas, le Trio Maracassé, la compagnie La Salamandre, Cahin Caha... Avec les solos, elle aborde sa poétique propre et de façon plus intime, ses interrogations autour de la féminité et du sens. *Eloge du poil*, mis en scène par Pierre Meunier, a joué aux Subsistances en 2007 et tourne dans le monde entier. En 2010, avec *Adieu Poupée*, mis en scène par Julie Denisse, texte de François Cervantes, il y a la nécessité de couper radicalement avec le cirque, d'aborder la parole et de fabriquer ses objets compagnons.

Merformance créée et interprétée par : Jeanne Mordoj. **Création sonore** : Isabelle Surel. **Regard extérieur** : Julie Denisse. **Production** : Cie Bal – Jeanne Mordoj. **Coproduction** : Les Subsistances / Lyon. La Cie Bal est conventionnée par la Ville de Besançon et le Conseil Régional de Franche Comté.

Allio-Weber

Prim'Holstein + Fin de l'origine du monde

Performance
Diptyque

SAM. 24 NOV. / 18H15 & 21H15 | DIM. 25 NOV. / 15H15 & 18H15
AUX SUBSISTANCES
30 min environ | 5 €

Eléonore Weber et Patricia Allio, deux femmes metteurs en scène et auteurs, se sont engagées dans une alliance de travail intitulée *Symptôme et proposition* : nom et objet d'une alliance artistique où elles privilégient une voix commune. La question de la construction de l'identité sociale ou sexuelle est l'un des éléments structurants de leur travail. Ici, elles proposent aux spectateurs deux performances. L'une qui tente d'inventer une approche singulière de la question animale et l'autre sur l'identité sexuelle. Ce diptyque sans acteur et sans son fait réagir de concert à des questionnements intimes. Une étrange expérience de collectif alors que se joue intérieurement pour chacun les plus personnels des ajustements.

Allio/Weber vs Weber/Allio : Après un parcours individuel, Eléonore Weber et Patricia Allio se sont associées. Chacune metteur en scène et auteur, elles ont créé *Un inconvénient mineur sur l'échelle des valeurs* en 2008/2009, *Premier monde* en 2011, *Prim'holstein* en 2012 et dernièrement *Night replay*, film documentaire pour Arte.

Esmeray

Le Panier de la sorcière

Performance-cabaret + ***Ben/0***, un film de **Güldem Durmaz**

SAM. 24 NOV. / 21H | DIM. 25 NOV. / 19H
AUX SUBSISTANCES
1h40 | 5 €

Esmeray est une figure des nuits stambouliotes, transsexuelle militante. Née homme en Anatolie, dans un petit village kurde non loin de Kars, elle est devenue femme à Istanbul, où elle vit actuellement. Esmeray a écrit son autobiographie, retraçant sa quête de « la femme à l'intérieur d'elle-même ». Elle en fait un cabaret plein d'humour, de verve et de sensibilité… Entre harangue et confession, une revigorante leçon de vie.

À travers le personnage de l'artiste transsexuelle Esmeray, Güldem Durmaz s'intéresse aux rapports entre apparence extérieure et images de soi. *Ben/0* est une sorte d'expérience d'auto-filature où Esmeray est filmée déambulant dans la nuit d'Istanbul, son territoire, puis refilmée sur les mêmes trajets dans le costume de l'homme qu'elle était il y a vingt ans. L'écran divisé en deux comme une exploration de la personnalité divisée.

Artiste, actrice — notamment dans des pièces de Dario Fo —, **Esmeray** est aussi une militante qui revendique activement le droit pour les transgenres de Turquie de travailler dans d'autres secteurs que l'industrie du sexe.

Scénario / réalisation : Güldem Durmaz. **Caméra** : Piet Eekman. **Son** : Gilles Benardeau. **Montage** : Simon Backès. **Avec** : Esmeray. **Produit par** : Güldem Durmaz / Yakamoz. **Avec le soutien de** la Communauté française de Belgique – Commission Film Expérimental.

+++ rendez-vous autour de la création : samedi 24 novembre / 15h. En écho à sa performance, atelier cuisine avec Esmeray (gratuit sur réservation).

Mickaël Salvi

Mon ami a vu une pièce de théâtre à la télé et il trouve ça plus vivant qu'un film

Performance

SAM. 24 NOV. / 17H30 | DIM. 25 NOV. / 17H30
AUX SUBSISTANCES
30 min environ | 5 €

D'un onolithe de l'espace apparaît une créature "Dalienne", mix parfait entre une Diva de la pop culture et un film d'auteur. Loin des caprices de Mariah Carey, elle est là où on ne l'attend pas. cette performance est née de la fascination de Mickaël Salvi pour les stars et l'*Odyssée de l'espace*. Ce jeune performer, issu de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, conduit le spectateur dans un univers bizarre et colorisé, hybridation aboutie de la performance et du cinéma. Ses expérimentations, à l'origine présentées sous forme de vidéo, ont doucement glissé vers une pratique live et performative, teintée de culture *queer* et kitsch.

Retrouvez les invités de Mode d'emploi en Région Rhône-Alpes

L'Influence des enjeux économiques sur l'environnement

Jeudi 29 novembre | 15h | Centre Culturel Louis Aragon (Oyonnax)

Le Centre Culturel Louis Aragon invite l'écrivain et documentariste **Andri Snær Magnason** (Islande). Rencontre autour d'extraits du film «Dreamland» (A. Magnason, 2010).

88 cours Verdun - 1100 Oyonnax
Tél : 04 74 81 96 81

Espace librairie

La librairie du Tramway
92 Rue Moncey - Lyon 3ème
Tél : 04 78 14 52 27
www.lalibrairiedutramway.com

Dédicaces

› Après chaque rencontre, les écrivains vous attendent à l'espace librairie de *Mode d'emploi*, situé à l'accueil des Subsistances.

France Inter 101.1 - 99.8

Retrouvez les invités de *Mode d'emploi* en direct dans les émissions de France Inter

> SERVICE PUBLIC
de Guillaume Erner
du lundi au vendredi de 10h à 11h

> ON VA TOUS Y PASSER !
de Frédéric Lopez et Yann Chouquet
du lundi au vendredi de 11h à 12h30

(programmation en cours)

Le supplément des *Inrockuptibles* consacré à *Mode d'emploi*

Disponible en kiosque et sur les différents lieux du festival

Crédits photos : David Venier / Emmanuelle Marchadour / Hermance Triay / D.R. / Paula Court / Michel Cavalca / Voisins du dessous / Angela Anderson / D.R. / D.R. / D.R.

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur

www.villavoice.fr

Le Blog

de la Villa Gillet

en partenariat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins...

Les partenaires de *Mode d'emploi* :

Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.

Les partenaires des Subsistances :